

Miroir, miroir, montre-nous qui nous sommes

Patricia Belzil

Number 162 (1), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (2017). Miroir, miroir, montre-nous qui nous sommes. *Jeu*, (162), 4–6.

MIROIR, MIROIR, MONTRE-NOUS QUI NOUS SOMMES

Patricia Belzil

Dans son film *Nous autres, les autres*, Jean-Claude Coulbois donne la parole à des metteurs en scène, à des auteurs et à des comédiens, nés au Québec ou s’y étant récemment installés, qui se sont penchés, au théâtre, sur les questions de l’identité et de l’immigration.

Le film de Jean-Claude Coulbois s’ouvre sur des vues spectaculaires de Montréal, avec ses clochers, sa montagne et, surtout, ses rives: le fleuve, le port, les bateaux, les ponts. Le courant fluvial suggère le mouvement, la circulation, tandis que les ponts sont en soi métaphores: passerelles vers l’Autre, les autres... Montréal, ville portuaire. Ces images ponctuent le long métrage, motifs éloquents faisant écho aux témoignages recueillis par le réalisateur sur l’exil et la quête identitaire de cinq hommes de théâtre. (Tiens... aucune femme, dans un film qui fait pourtant l’éloge de la diversité.)

Lui-même immigrant, venu de France en 1968, Coulbois a signé plusieurs films documentaires qui constituent une mémoire précieuse du théâtre québécois, notamment *Un miroir sur la scène* (1997), sur les liens entre l’évolution de la société et l’émergence d’une dramaturgie, et les portraits de Jean-Louis Millette (*Le Territoire du comédien*, 2000), de René-Daniel Dubois (*Un sur mille*, 2005) et de Robert Gravel (*Mort subite d’un homme-théâtre*, 2012).

Dans *Nous autres, les autres*¹, il s’intéresse aux différents visages de l’altérité et à la complexe question de l’identité: celle du Québécois de souche, bien souvent métissé, celle du nouvel arrivant ou de celui qui est ici depuis longtemps déjà, éternel immigrant. Filmés en entrevue ou en répétition, Olivier Kemeid, Mani Soleymanlou, Sasha Samar, Olivier Choinière et Emmanuel Schwartz expriment les préoccupations qui les habitaient au moment de la création d’un spectacle soulevant cette question.

IDENTITÉS ET MÉTISSAGES

Olivier Choinière raconte l’origine de *Polyglotte*, présenté aux Écuries en 2015, qui réunissait sur scène une dizaine de nouveaux arrivants. Soucieux d’être « le plus proche de son temps et de sa société », il était préoccupé par l’absence de représentation de ces gens qui composaient pourtant sa ville, son

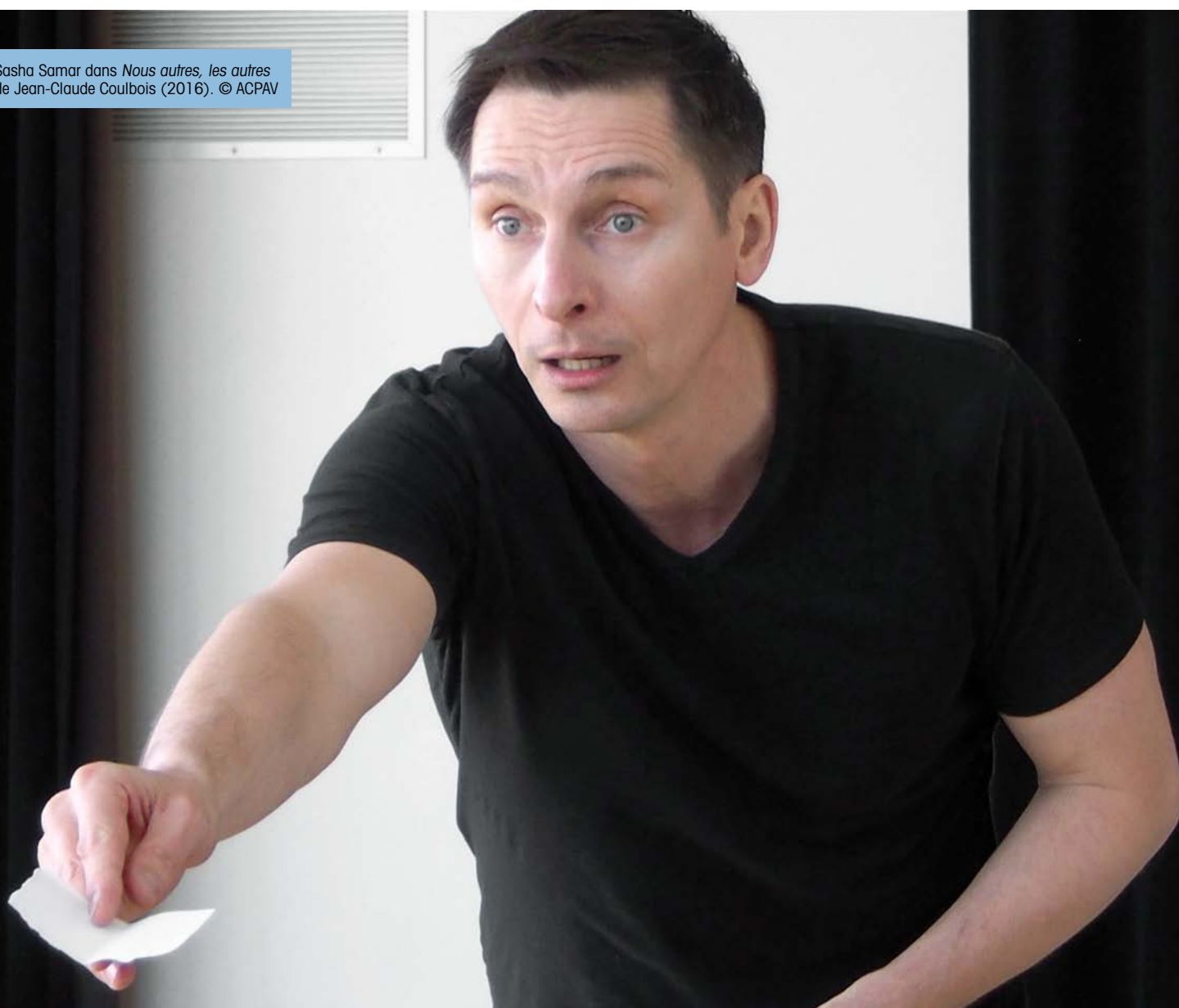
1. ACPAV, 2016, 83 min. Prix de la meilleure œuvre canadienne, ex-æquo avec *Un homme de danse* de Marie Brodeur, FIFA 2016.

quartier: « La représentation qu’on se fait de nous-mêmes sur scène est très blanche, francophone. » Le désir de « faire une mise à jour de la façon dont on se représente nous-mêmes » l’a donc amené à créer ce spectacle avec des membres de diverses communautés culturelles. Choinière y met en scène les étapes pour obtenir la citoyenneté canadienne, et ne ménage pas une société d’accueil dont on peut se demander si elle est si accueillante que ça, sous ses airs bienveillants...

Pour Olivier Kemeid, la réflexion sur la question identitaire a été provoquée par la curiosité déçue de ceux qui l’interrogeaient sur la guerre, se demandant s’il l’avait vécue, et se voyaient répondre qu’il était banalement né au Québec et que « l’Égypte était aussi loin de [lui] que [d’eux] ». N’empêche, raconte-t-il, son passage à l’École nationale de théâtre l’a incité à plonger en lui, suscitant un bouleversement bénéfique sur le plan artistique – et non pas existentiel, précise-t-il. Évoquant le métissage largement

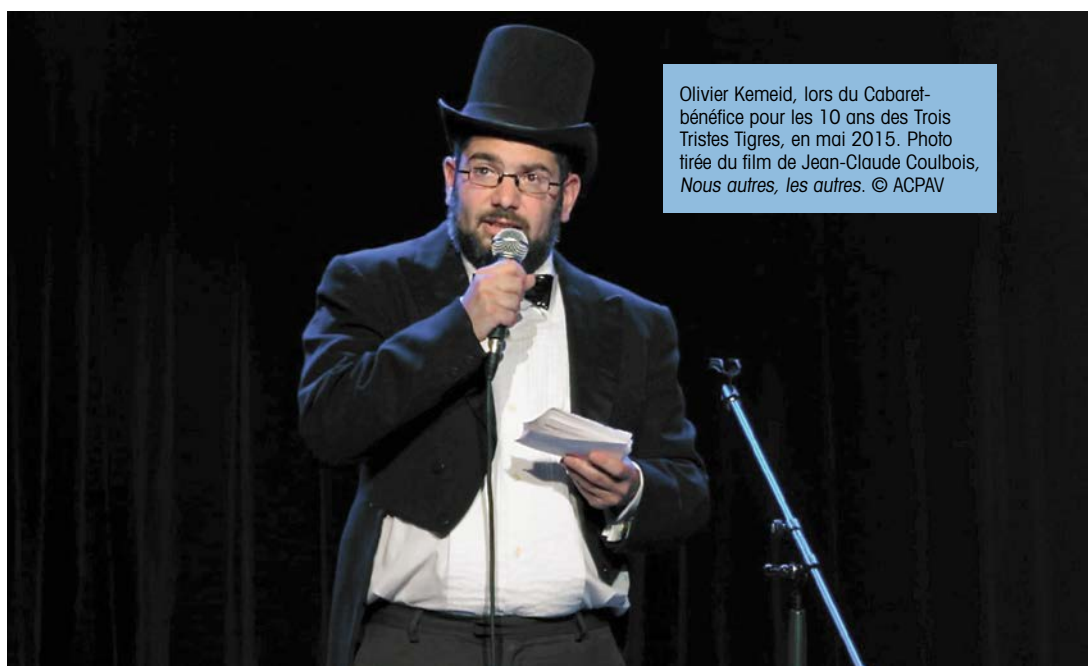
[Sasha Samar], venu d’Ukraine en 1994,
a raconté sa vie à Kemeid, qui s’en est inspiré pour écrire
[Moi, dans les ruines rouges du siècle].

Sasha Samar dans *Nous autres, les autres* de Jean-Claude Coulbois (2016). © ACPAV



répandu dans la population québécoise, il déclare : « Nous sommes tous dans une espèce de flou identitaire; c'est une des richesses du Québec, et je trouve triste quand on voit ça comme un frein. »

Sa rencontre avec Sasha Samar donnera lieu à la belle aventure théâtrale que fut *Moi, dans les ruines rouges du siècle*. Le comédien, venu d'Ukraine en 1994, a raconté sa vie à Kemeid, qui s'en est inspiré pour écrire la pièce. Les moments les plus poignants du film sont les entretiens avec Samar et des extraits de répétition du spectacle, dans lequel il joue sa propre histoire – une histoire si incroyable qu'elle a dû être allégée, explique Kemeid, car elle était trop théâtrale pour qu'on y croie ! En entrevue, le comédien raconte son arrivée à Montréal, dans un dénuement total, fuyant les radiations de Tchernobyl avec sa femme, enceinte. Ce récit témoigne du courage des



Olivier Kemeid, lors du Cabaret-bénéfice pour les 10 ans des Trois Tristes Tigres, en mai 2015. Photo tirée du film de Jean-Claude Coulbois, *Nous autres, les autres*. © ACPAV



Mani Soleymanlou et Emmanuel Schwartz dans *Nous autres, les autres* de Jean-Claude Coulbois (2016). © ACPAV

immigrants, et tout ce qui n'est pas dit passe dans le regard clair et le sourire de Sasha Samar. «Le geste de toute immigration», selon Kemeid, est de «se rebâtir dans des ruines, des décombres, quelque chose qui s'est effondré».

Mani Soleymanlou, pour sa part, a mis sa propre histoire en scène dans son solo *Un* (2012), qui constituera le premier volet d'une trilogie sur l'identité québécoise dans toute sa diversité. Dans un extrait, il raconte avec humour qu'il a dû «dire et redire et redire son nom de famille», et à quel point son identité donnait du fil à retordre à qui voulait la cerner: «À Montréal, je suis un Arabe-Iranien-Montréalais qui a vécu en France et à Ottawa. Et aujourd'hui, on me dit: "Mon gars, t'es Québécois!"» «L'Iran, on me l'a arraché», résume-t-il, revendiquant plus tard dans le film son identité d'immigrant.

Pour *Deux*, Soleymanlou fait appel à Emmanuel Schwartz comme *alter ego* et tente de piquer sa curiosité identitaire:

«Tu n'as rien à dire sur Israël, les Juifs, tes origines?» interroge-t-il. Mais il se bute à l'absence de résonance de ces questions chez le comédien, qui, en revanche, parle avec conviction de l'identité montréalaise, et même «n-d-geoise», en évoquant sa jeunesse entourée d'enfants issus de plusieurs communautés culturelles. Soleymanlou insiste: «Et sur ton nom de famille paternel, Schwartz?» Et Schwartz de répondre: «-Moutarde. *Smoked meat*.» Cette boutade rappelle le métissage d'un grand nombre de Québécois, qu'ils revendiquent, taisent ou, tout bonnement, ignorent. Elle me rappelle aussi que je ne sais pour ainsi dire rien de la culture micmaque de mon arrière-grand-mère, que je n'ai pas connue. On racontait dans la famille qu'elle fumait la pipe. Enfant, cela m'impressionnait; aujourd'hui, je trouve triste de n'en savoir rien d'autre.

Le film se termine par des répétitions de *Trois*. Cette fois, Mani Soleymanlou fragmente l'expérience de l'immigration en une cinquantaine de comédiens de première,

seconde ou ixième génération d'immigrés: une collectivité riche des histoires de chacun. Lorsque remonte l'amer souvenir du discours de Parizeau lors du référendum de 1995, on perçoit leur déception d'être perpétuellement «les autres», peu importe leur sentiment d'appartenance, leur participation à la société, voire leur adhésion à la sacro-sainte idée de souveraineté.

À la fin de *Nous autres, les autres*, on songe à tous ces visages plus ou moins connus dans *Trois*, choisis par Soleymanlou pour cette raison précise: tous des comédiens professionnels, qu'on voit si peu sur nos scènes et nos écrans. On regarde alors nos voisins, les passants dans notre rue. Et on se dit que «le miroir sur la scène», tel un œil presbyte, prend bien du temps à faire la mise au point pour refléter clairement notre monde. ●

**«Le geste de toute immigration», selon Kemeid, est de
«se rebâtir dans des ruines, des décombres,
quelque chose qui s'est effondré».**